

EN FAMILLE

Par Hector Malot

—Tu sais que tu as à me parler tantôt, dit-il.

—Oui, monsieur.

Ce fut seulement après être sortis du village où sur leur passage se manifesta la même curiosité que la veille, et quand ils roulèrent doucement à travers les prairies où la fenaison était dans son plein, que M. Vulfran jusque-là silencieux, prit la parole, au grand émoi de Perrine qui eût bien voulu retarder encore le moment de cette explication si grosse de dangers pour elle, semblait-il.

—Tu m'as dit que M. Théodore et M. Talouel étaient venus dans ton bureau ?

—Oui, monsieur.

—Que te voulaient-ils ?

Elle hésita, le cœur serré.

—Pourquoi hésites-tu ? Ne dois-tu pas tout me dire ?

—Oui, monsieur, je le dois, mais cela n'empêche pas que j'hésite.

—On ne doit jamais hésiter à faire son devoir ; si tu crois que tu dois te taire, tais-toi ; si tu crois que tu dois répondre à ma question, car je te questionne, réponds.

—Je crois que je dois répondre.

—Je t'écoute.

Elle raconta exactement ce qui s'était passé entre Théodore et elle, sans un mot de plus, sans un de moins.

—C'est bien tout ? demanda M. Vulfran lorsqu'elle fut arrivée au bout.

—Oui monsieur, tout.

—Et Talouel ?

Elle fit pour le directeur ce qu'elle avait fait pour le neveu, aussi fidèlement, en arrangeant seulement un peu ce qui avait rapport à la maladie de M. Vulfran, de façon à ne pas répéter "qu'une mauvaise nouvelle trop brusquement annoncée, sans préparation, pouvait le tuer." Puis après la première tentative de Talouel, elle dit ce qui s'était passé pour la dépêche, sans cacher le rendez-vous qui lui était assigné à la fin de la journée.

Quand elle se tut, M. Vulfran resta assez longtemps silencieux, et comme elle pouvait l'examiner sans qu'il sût qu'elle tenait les yeux attachés sur lui, il vit que son visage trahissait une préoccupation douloureuse, faite, semblait-il, d'autant de mécontentement que de tristesse ; enfin, il dit :

—Avant tout, je dois te rassurer ; sois certaine qu'il ne t'arrivera rien de mal pour tes paroles qui ne seront pas répétées, et que si jamais quelqu'un voulait se venger de la résistance que tu as nettement opposée à ces tentatives, je saurais te défendre. Au reste, je suis responsable de ce qui arrive. Je les pressentais ces tentatives quand je t'ai recommandé de ne pas parler de cette lettre qui devait éveiller certaines curiosités, et, dès lors, je n'aurais pas dû t'y exposer. A l'avenir, il n'en sera plus ainsi. A partir de demain, tu abandonneras le bureau de Bedit, où on peut aller te trouver, et tu occuperas, dans mon cabinet, la petite table sur laquelle tu as écrit ce matin la dépêche ; devant moi, on ne te questionnera pas, je pense. Mais comme on pourrait le tenter en dehors des bureaux, chez Françoise, à partir de ce soir, tu auras une chambre au château, et tu mangeras avec moi. Je prévois que je vais entretenir avec les Indes un échange de lettres et de dépêches que tu seras seule à connaître. Il faut que je prenne mes précautions pour qu'on ne cherche pas à t'arracher de force, ou à te tirer adroitement des renseignements qui doivent rester secrets. Près de moi, tu seras défendue. De plus ce sera ma réponse à ceux qui ont voulu te faire parler, aussi bien que ce sera un avertissement à ceux qui voudraient le tenter encore. Enfin, ce sera une récompense pour toi.

Perrine, qui avait commencé par trembler, s'était bien vite rassurée, maintenant ; elle était si violemment secouée par la joie qu'elle ne trouva pas un mot à répondre.

—Ma confiance en toi m'est venue du courage que tu as montré dans ta lutte contre la misère ; quand on est brave comme tu l'as été, on est honnête ; tu viens de me prouver que je ne me suis pas trompé, et que je peux me fier à toi, comme si je te connaissais depuis dix ans.

—Depuis que tu es ici tu as dû entendre parler de moi avec envie : être à la place de M. Vulfran, être M. Vulfran, quel bonheur ! La vérité est que la vie m'est dure, très dure, plus pénible, plus difficile que pour le plus misérable de mes ouvriers.

—Qu'est la fortune sans la santé qui permet d'en jouir ? le plus lourd des fardeaux. Et celui qui charge mes épaules m'écrase. Tous les matins, je me dis que sept mille ouvriers vivent par moi, vivent de moi, pour qui je dois penser, travailler et que si je leur manquais, ce serait un désastre, pour tous la misère, pour un grand nombre la faim, la mort peut-être. Il faut

que je marche pour eux, pour l'honneur de cette maison que j'ai créée, qu'est ma joie, ma gloire,—et je suis aveugle !"

Une pause s'établit et l'âpreté de cette plainte emplait de larmes les yeux de Perrine, mais bientôt M. Vulfran reprit :

—Tu devais savoir par les conversations du village, et tu sais par la lettre que tu as traduite, que j'ai un fils ; mais entre ce fils et moi, il y a eu, pour toutes sortes de raisons dont je ne veux pas parler, des dissensions graves qui nous ont séparés et qui, après son mariage conclu malgré mon opposition, ont amené une rupture complète, mais n'ont pas éteint mon affection pour lui, car je l'aime, après tant d'années d'absence, comme s'il était encore l'enfant que j'ai élevé, et quand je pense à lui, c'est-à-dire le jour et la nuit si longs pour moi, c'est le petit enfant que je vois de mes yeux sans regard. A son père, mon fils a préféré la femme qu'il aimait et qu'il avait épousée par un mariage nul. Au lieu de revenir près de moi, il a accepté de vivre près d'elle, parce que je ne pouvais ni ne devais la recevoir. J'ai espéré qu'il céderait ; il a dû croire que je céderais moi-même. Mais nous avons le même caractère : nous n'avons cédé ni l'un ni l'autre. Je n'ai plus eu de ses nouvelles. Après ma maladie qu'il a certainement connue, car j'ai tout lieu de penser qu'on le tenait au courant de ce qui se passe ici, j'ai cru qu'il reviendrait. Il n'est pas revenu, retenu évidemment par cette femme maudite qui, non contente de me l'avoir pris, me le garde, la misérable !...

Perrine écoutait, suspendue aux lèvres de M. Vulfran, ne respirant pas ; à ce mot, elle interrompit :

—La lettre du père Fildes dit : "Une jeune personne douée des plus charmantes qualités : l'intelligence, la bonté, la douceur, la tendresse de l'âme, la droiture du caractère" on ne parle pas ainsi d'une misérable.

—Ce que dit la lettre peut-il aller contre les faits ? et le fait capital qui m'a inspiré contre elle l'exaspération et la haine, c'est qu'elle me garde mon fils, au lieu de s'effacer comme il convient à une créature de son espèce, pour qu'il puisse retrouver et reprendre ici la vie qui doit être la sienne. Enfin, par elle nous sommes séparés, et tu vois que, malgré des recherches que j'ai fait entreprendre, je ne sais même pas où il est ; comme moi, tu vois les difficultés qui s'opposent à ces recherches.

"Ce qui complique ces difficultés, c'est une situation particulière que je dois t'expliquer, bien qu'elle soit sans doute peu claire pour une enfant de ton âge ; mais, enfin, il faut que tu t'en rendes à peu près compte, puisque par la confiance que je mets en toi, tu vas m'aider dans ma tâche. La longue absence, la disparition de mon fils, notre rupture, le long temps qui s'est écoulé depuis les dernières nouvelles qu'on a reçues de lui, ont fatalement éveillé certaines espérances. Si mon fils n'était plus là pour prendre ma place quand je serai tout à fait incapable d'en porter les charges, et pour hériter de ma fortune quand je mourrai, qui occuperait cette place ? A qui cette fortune reviendrait-elle ? Comprends-tu les espérances embusquées derrière ces questions ?

—A peu près, monsieur.

—Cela suffit, et même j'aime autant que tu ne les comprennes pas tout à fait. Il y a donc près de moi, parmi ceux qui devaient me soutenir et m'aider, des personnes qui ont intérêt à ce que mon fils ne revienne pas, et qui par cela seul que cet intérêt trouble leur esprit, peuvent s'imaginer qu'il est mort. Mort, mon fils ! Est-ce que cela est possible ! Est-ce que Dieu m'aurait frappé d'un si effroyable malheur ! Eux peuvent le croire, moi je ne peux pas. Que ferais-je en ce monde si Edmond était mort ? C'est la loi de nature que les enfants perdent leurs parents, non que les parents perdent leurs enfants. Enfin, j'ai cent raisons meilleures les unes que les autres qui prouvent l'insanité de ces espérances. Si Edmond avait péri dans un accident, je l'aurais su ; sa femme eût été la première à m'en avertir. Donc Edmond n'est pas, ne peut pas être mort ; je serais un père sans foi d'admettre le contraire.

Perrine ne tenait plus ses yeux attachés sur M. Vulfran, mais elle les avait détournés pour cacher son visage, comme s'il pouvait le voir.

—Les autres, qui n'ont pas cette foi, peuvent croire à cette mort, et cela t'explique leur curiosité en même temps que les précautions que je prends pour que tout ce qui se rapporte à mes recherches reste secret. Je te le dis franchement. D'abord pour que tu voies la tâche à laquelle je t'associe : rendre un fils à son père et je suis certain que tu as assez de cœur pour t'y employer fidèlement. Et puis je t'en parle encore, parce qu'à toujours été ma règle de vie d'aller droit à mon but, en disant franchement où je vais quelquefois les malins n'ont pas voulu me croire et ont supposé que je jouais au fin ; ils en ont toujours été punis. On a déjà tenté de te circonvenir on le tentera encore, cela est probable, et de différents côtés ; te voilà prévenue, c'est tout ce que je devais faire.

Ils étaient arrivés en vue des cheminées de l'usine de Hercheux, de toutes la plus éloignée de Maraucourt ; encore quelques tours de roues, ils entraient dans le village.

Perrine, bouleversée, frémissante, cherchait des paroles pour répondre et ne trouvait rien, l'esprit paralysé par l'émotion, la gorge serrée, les lèvres sèches :

—Et moi, s'écria-t-elle enfin, je dois vous dire que je suis à vous, monsieur, de tout cœur.